

Dana Arnold, Tore Rem et Helle Waahlberg (éd.), *Paris et Londres, capitales du XIXe siècle / Paris and London, Capitals of the Nineteenth Century, Synergies Royaume-Uni et Irlande, n° 3 (2010), 236 p.*

S'il y a beaucoup d'études sur chacune des deux capitales du XIXe siècle, il y en a beaucoup moins sur les rapports qui existent entre elles. Cette publication qui s'y intéresse est issue d'un colloque qui s'est tenu à Oslo du 27 au 29 mars 2008, et qui a réuni des spécialistes des littératures française et anglaise. À ce projet ont été associés des spécialistes d'architecture et d'urbanisme. Dans cette approche pluridisciplinaire, les littéraires dialoguent donc avec des historiens d'art, des urbanistes et des architectes, pour proposer vingt articles (en comptant l'introduction et la conclusion), où le français et l'anglais s'équilibrent.

Pour des raisons de présentation, ces articles sont regroupés en cinq sections, aux frontières un peu artificielles, comme il arrive souvent dans les colloques. La première, « De la fabrication de Paris et de Londres », comprend trois articles, dont un sur le renouvellement du paysage urbain à Paris et à Londres, et deux, signés par des plumes célèbres, qui sont parmi les plus stimulants du recueil : Philippe Hamon (Paris) s'intéresse à l'émergence du mythe moderne de Paris, ville lumière, capitale du XIXe siècle, tandis que Michael Sherringham (Oxford), étudie le cas de Baudelaire lisant Poe et De Quincey, et celui de Nerval lisant un collaborateur de Dickens, deux exemples qui montrent que l'image de Londres influence celle de Paris, et non l'inverse, comme on le croit un peu trop souvent.

Dans la section suivante, « Histoire et lectures des deux villes », qui est la plus copieuse, le premier article choisit un exemple de « transfert culturel » non littéraire, celui du *design* en matière de mobilier, qui semble se faire dans les deux sens au tournant du XIXe siècle. Les autres articles sont plus proprement littéraires et portent sur : les romans de Fanny Burney ; *Les Mystères de Londres* (1843-44) de Paul Féval en réponse aux célèbres *Mystères de Paris* d'Eugène Sue (1842-43) ; Baudelaire et Dickens sur Paris et Londres (par Michael Hollington, le plus français des dickensiens britanniques, spontanément orienté depuis longtemps vers la thématique du conte des deux villes, qui sera reprise dans un colloque en 2012, l'année du bicentenaire de la naissance de Dickens) ; enfin l'image de Londres et de Paris dans *Les Grandes espérances* et *L'Éducation sentimentale*.

La troisième section se concentre sur la « Presse à Paris et à Londres », en quatre articles :

les stéréotypes véhiculés par les journaux parisiens ; la collaboration de Stendhal à la presse anglaise ; l'image de Paris dans la revue de Dickens, *Household Words* ; le mythe de Paris, véritable capitale du XIXe siècle, dans *La Vie parisienne*.

La quatrième section, « De la comparaison au XIXe siècle », propose trois articles allant de la comparaison à la confrontation. Le premier rappelle deux textes de la fin du XVIIIe siècle : le *Parallèle de Paris et Londres* de Louis Sébastien Mercier (1781) et le *Voyage philosophique d'Angleterre fait en 1783 et 1784* de La Coste. Vient ensuite une étude de *Paris et Londres comparés* (1830) d'Amédée de Tissot ; enfin une autre sur la représentation des deux capitales, entre 1859 et 1902, dans les dictionnaires encyclopédiques français, et notamment le *Grand Larousse Universel du XIXe siècle*. Si Londres y est décrit comme un point de rencontre de l'univers et un lieu d'échanges, Paris apparaît comme la ville qui attire le plus d'étrangers, la ville lumière de l'humanité.

La dernière section, « Visions et visibilité de la ville », aborde des sujets touchant à l'art et à la littérature : la description de l'invisibilité sociale chez deux peintres, Clausen et Manet, et un romancier, Balzac ; les effets de trompe-l'œil (c'est-à-dire la perception du paysage urbain) dans le roman, avec Dickens (dont Jeremy Tambling est spécialiste), mais aussi en poésie, avec Rimbaud et Verlaine ; la place de Londres et de Paris dans la République mondiale des lettres depuis le XIXe siècle.

On voit que le champ couvert par ce recueil est vaste et impressionnant. La qualité des contributions ne laisse jamais à désirer, et cette rencontre internationale de disciplines différentes donne un résultat fort intéressant qui approfondit la recherche et stimule la réflexion. Un seul regret : pourquoi ne pas avoir fait appel aussi à des historiens pour rappeler les données économiques et sociales essentielles ? Bien des chercheurs ici réunis citent l'ouvrage de Walter Benjamin, soit en version anglaise, soit en version française, sur *Paris, capitale du XIXe siècle*. D'autre part, le titre de la revue parle de « Paris et Londres, capitales du XIXe siècle », sans respecter l'ordre alphabétique. L'ordre reste le même en anglais : « Paris and London ». L'avantage est ainsi donné à Paris. Pourtant, des remarques incidentes ici et là (qu'un historien aurait utilement étoffées et remises en perspective) nous rappellent que si Paris est la capitale de l'art de vivre, du bon goût et de la culture, Londres l'emporte haut la main dans d'autres domaines : la démographie, le développement industriel et commercial, le progrès matériel. À cette époque, Paris *haussmannisé* commence tout juste à investir ses villages périphériques pour

constituer les arrondissements actuels. Londres a depuis longtemps franchi le mur de la City et rejoint le West End ; il déborde dans toutes les directions et surtout vers l'est, pour y construire le plus grand port du monde avec les nouveaux docks, où tous les pays, et surtout ceux d'un empire fabuleux, viennent échanger leurs richesses contre des produits industrialisés. Londres est au moins cinq fois plus étendu que Paris. C'est la première place bancaire du monde, la capitale du commerce, de la finance et de l'assurance. Sa population est trois à quatre fois plus nombreuse. Pourquoi les Anglais aiment-ils tant venir à Paris, quand ils ont une telle richesse chez eux ? Parce que la vie y est moins chère, les boutiques de mode plus attrayantes, les théâtres beaucoup plus nombreux, les cafés tournés vers le plein air, avec des horaires généreux, même le dimanche, la vie culturelle brillante — sans parler des possibilités de dévergondage auxquelles les Anglais ne sont pas insensibles... Il faudrait expliquer que ces deux capitales rivales ne sont pas tout à fait sur le même plan : la richesse, la suprématie et l'utilité, d'un côté ; la légèreté, le raffinement et le prestige de l'esprit et du goût, de l'autre. Tout cela n'est pas sans rappeler le parallèle antique entre Rome et Athènes. Un historien aurait sans doute abordé le sujet sous cet angle.

Alain Jumeau